

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an..... 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an..... 8
	Six mois..... 3			Six mois..... 4
	Trois mois..... 1 50			Trois mois..... 2

LA FÊTE DES VENTRES-VIDES



COCHONNE DE FÊTE !

Chatouillez-vous, les bons bougres, afin de vous foutre en joie.
La Fête Nationale s'amène !
C'est l'heure de rigoler, de cavalcader, de valser, de chabuter ;
C'est l'heure d'accrocher ses drapeaux aux fenêtres, d'y foutre des lampions ;
C'est l'heure de se payer des litres chez le bistrot qui, devant sa porte, a installé un pousse-à-la-soif sous forme de bal.
Vous allez répliquer que vous n'avez pas le cœur à la rigolade :
Au lieu d'acheter des drapeaux, vous préféreriez payer un grim pant aux mioches qui vont cul nu ;
Au lieu de vous abreuver de pive chez le troquet, il vous serait plus doux de décrocher un pain de quatre livres chez le mitron ;
Et, en place de coller des lampions aux fenêtres — bidards ceux qui ont une fenêtre ! — vous en pincez pour vous éclairer l'intellect.
La Fête Nationale vous laisse plus froid que glace — vous flairez une sacrée duperie.
Et vous n'avez pas tort, nom de dieu !
C'est comme qui dirait la Fête des Ventres vides.
Or, foutre, danser devant le buffet n'a rien de gondolant !

—o—

Y a plus d'amour !
La République a chié dans nos bottes.
Quelle déception, mes pauvres frangins !
Vous souvenez-vous, les premiers 14 Juillet ?
Ceux d'il y a dix-huit ans ?
On était encore tout feu, tout flammes. On sor-

taut de l'Ordre Moral. De Calédonie, les Communnards revenaient à pleins bateaux.
Et on était farci d'espoir !
« Enfin, qu'on ruminait, c'est pas pour des prunes que nos paternels auront pris la Bastille. A force de poirotter, la vraie République va nous faire risette... »
Ah oui, parlons-en ! Ce qu'on se montait le coup.
La R. F. n'a pas changée. Elle est restée ce qu'elle était : une rude cateau, un matelas pour les aristos et les ratichons ; kif-kif les anciennes gouvernasses, elle a continué à raccrocher les ennemis du populô et les a conduit plumer dans son pucier.
Mince de déception, nom de dieu !
Mais aussi pourquoi avoir coupé dans la République ?
On avait misé tous nos espoirs d'é.nancipation, nos désirs de bien-être et de liberté sur le mot « république ».
On n'avait pas compris que ce sacré mot n'est qu'une menteuse étiquette collée sur la vieille poison sociale.
La République est un gouvernement, pareil à tous les autres : aussi dégueulasse, aussi scélé-rat, aussi oppresseur que Badingue ou le roi Pépin — avec, en plus, une forte couche d'hypocrisie.
Quand on avait un roi ou un empereur sur le râble il n'y avait pas d'équivoque : on savait de quoi il retournait ! Il n'en va plus de même avec le système actuel : ce bondieu de gouvernement a la prétention d'être une résultante de la volonté populaire.
La peau !... C'est un tour d'escamotage pour nous faire accepter la mistouffe sans ronchonner et nous empêcher de rien faire pour s'en sortir.
« Vous êtes dans la limonade?... c'est par la volonté populaire !... »
On commence par l'avoir quelque part, cette garce de volonté !
Voyez-vous le populô manifestant « sa volonté » au rebours de ses intérêts : voulant crever de faim afin de permettre aux chameaucrates, aux galonnards, aux ratichons et à toute la fripouille de la haute de la mener joyeuse ?
A ce compte, ce serait par l'effet de la « volonté populaire » qu'il y a trois jours, un carton-nier sans turbin, perchant 103, rue Oberkampf,

désespérant de se sortir de la mouise, s'est pendu après avoir vendu tout son bazar et laissé sur la cheminée le pognon du terme... Que le probloc a empoché vivement ! Ça lui servira pour acheter pétards et fusées.
Ce serait, aussi, par la grâce de la « volonté populaire » qu'un gardien de cimetiè.re de Pantin s'est accroché à l'espagnolette d'une fenêtre : il avait déjà trois gosses à la clé et il ne pouvait pas leur fiche à croûter... Or, voici qu'un quatrième s'est amené — pour le 14 juillet ! — ça a désespéré le pauvre bougre et il a préféré se suicider que d'entendre les marmots pialler la faim.
J'en passe... des manifestances de la « volonté populaire » de pareil calibre !

—o—

On ne saurait trop le rabâcher : la volonté populaire est une affreuse blague dont la gouver-nance fait parade pour mieux nous mâter !
Ce qui lui facilite son turbin c'est la sacrée dose de badauderie dont nous sommes farcis : on se laisse emberlificotter par des couillonades, tournebouler par de la musique et du clinquant.
Ainsi, le 14, des tapées de types vont aller faire le jacque à Longchamps, histoire de relu-quer la revue. Parmi ceux-là, y en a qui en pincent pour la journée de huit heures et il ne leur viendra pas au ciboulot que leur présence les rend complices d'une sacrée exploitation : les truffards qui défilent sous leur blair s'ap-puieront ce jour là un boulot aussi répugnant que bête et inutile, — une journée de quinze ou dix-huit heures !
Et ils toucheront combien ?
Pas lourd, foutre ! Un sou — juste un pétard ! — pour cette interminable journée d'esclavage infernal.
Nom de dieu, c'est un salaire un tantinet mi-nimum !
Y a pas de quoi entretenir une bergère !...
Au moins, les badauds pour qui les troubades se seront crevés à la peine auront-ils le tempé-rament d'affirmer leur haine des inégalités so-ciales en gueulant après les chameaucrates qui se pavaneront dans les tribunes avec leurs pou-flasses ?
Ah ouat !

—o—

Autre fourbi déplaisant : le 13, sur la place de

L'Hôtel de Ville on va nous servir le couronnement de la *Muse de Paris*.

Encore une invention qui n'emballa pas bibi, mille marmites!

La *Muse de Paris*, c'est la parisienne... qui amuse les richards et leurs gottons.

A l'atelier, la pauvrete se creve à la peine pour harnacher les belles madames et, lorsqu'elle sort du baigne patronal, les pores de la haute la flairent et si elle est gironde ils lui embolent le pas.

Et c'est toujours le même tabac : que les filles du populo travaillent ou fassent la noce — c'est toujours pour l'amusement des richards que ça se passe!

Et c'est aussi pour leur amusette qu'on va couronner la *Muse*.

Grâce à cette invention les tendeurs auront moins à fouinasser et à poirotter rue de la Paix et dans les alentours : on leur prépare le chauffage!

C'est à la Bourse du Travail — autrement dit au Marché-aux-Esclaves — que s'est manigancée la votellerie de la *Muse* — car la pauvrete a été élue par ses copines, au suffrage universel...

La veille du 14, à grands flaffas, place de l'Hôtel-de-Ville, la pauvrete sera couronnée.

Et un tas de goretts flairent autour, tirant la langue kif-kif des cabots en chasse.

—o—

Que tout ça est triste, mille charognes!

Comment ça finira-t-il?

Le 15, au matin, les bistrotts éteindront leurs lampions et compteront la recette... la fête nationale leur aura farci le tiroir!

Mais, quand viendra le samedi de paye, plus d'un bon bougre fera la gueule car la semaine sera maigre. Dam, la fête nationale, ça se paie... ça se paie par de la misère et de la famine!

Et il en sera ainsi, jusqu'au jour où le populo s'apercevra qu'il y a encore une sacrée tripotée de Bastilles à foutre en bas!

ÉTIÉVANT

Etiévant ne sera pas assassiné légalement, un de ces quatre matins, par l'ignoble rasoir national.

Félicque a changé sa mort en la peine des travaux forcés à perpète.

Si la guillotinate est barbare autant que répugnante, les travaux forcés le sont aussi, — avec davantage d'hypocrisie à la clé.

Ce n'est pas une grâce, c'est des excuses que la société — en bonne justice — doit à Etiévant:

Le gas ne demandait qu'à vivre gentiment, à répandre ses idées, — et la garce de société actuelle l'en a empêché : on l'a fait crever de faim, on lui a défendu de penser et, pour un article de journal, on a voulu l'expédier à Cayenne.

Cela est autrement criminel que ce que fit Etiévant exaspéré!

La mesure qui s'impose — bien plus galbeuse qu'une grâce individuelle — c'est de rendre inutile les actes de révolte... en foutant au rancard toutes les entraves, les contraintes, les autorités, les emmerdements sans nombre qui pavent la vie. Il faut réconcilier les humains : il faut que chacun ait le couvert mis au banquet social, qu'il ait ses coudées franchées dans l'existence, que tous les motifs de haine se soient évaporés.

Une telle mesure n'est pas du ressort de Félicque... C'est de la compétence du populo — et de l'éventail à bourriques!

La Prise de la Bastille

Il y a cent ans et le pouce que les bons bougres de parisiens foutirent la Bastille en bas.

La Bastille!... Un point et c'est tout.

Les écrivassiers bourgeois qui nous ont raconté les histoires du grand chambardement du siècle dernier ont donné une sacrée importance à cet événement. Certes, ce ne fut pas de la roupie! Mais, pourquoi laisser dans l'ombre les autres manifestations révolutionnaires qui furent certainement aussi galbeuses et eurent une aussi grande portée que la prise de la Bastille?

Pourquoi?

Voici : la prise de la Bastille n'avait qu'une allure politique, tandis que l'incendie des octrois, la prise du couvent Saint-Lazare donnaient au coup de chien une tendance véritablement sociale.

Quand on nous a raconté que Camille Desmoulins dégoisa un discours bath aux pommes au Palais-Royal; qu'on balada dans les rues les poires en plâtre de Necker et du duc d'Orléans; que les soldats se fichèrent quelques peignées avec le populo il semble qu'il n'y ait plus qu'à tirer l'échelle.

Et foutre, tout ça c'est le flaffa, les fioritures de la Révolution, — mais ce n'est pas la Révolution elle-même. Le chambardement eut des racines plus profondes!

Si le populo s'était contenté de prendre la Bastille et d'aller se coucher après, s'il avait été assez moule pour croire que cette sacrée prison fichue en l'air, il n'y avait plus qu'à roupiller, la Révolution n'aurait pas eu d'autres chapitres et, à l'heure actuelle, le petit-fils de Louis XVI nous ferait encore le poil.

La prise de la Bastille?... Parlons-en, nom d'un pétard! Ça a été rudement surfait : on a fait mousser le truc dur et ferme. A chaque coup que le populo se fichait en révolte, il s'emparait de cette garce de Bastille, — c'était déjà arrivé une demi-douzaine de fois.

La bicoque n'était d'ailleurs pas cotonneuse à enlever : elle était gardée par trois pelés et un tondu, — et qui plus est des invalos!

Seulement, en 1789, le populo, — plus mariole que les fois précédentes — ne se borna pas à s'emparer de la Bastille : il la ficha bas.

Cette démolition prouva que la danse s'accomplirait sur un autre air : ce n'était pas une émeute, mais bien une révolution pour de bon qui s'amenait!

—o—

Fichtre oui, c'est comme je le dégoise; la prise et la démolition de la Bastille ne fut pas l'événement le plus épastrouillant de la guerre entre la noblesse et le populo. Il y eut autre chose, d'autres événements plus caractéristiques, et qui donnèrent mieux la vraie note du mouvement.

Depuis, on a brouillé les cartes et on nous a fait croire que le populo d'alors en pinçait à la fureur pour des *Constitutions*, des *Déclarations de droits* et autres gnolerics du même calibre.

C'est un vaste bateau qu'on nous a monté!

Ah non, les bons bougres ne rouspétaient pas pour les couillonnades politiques : ça ne vint qu'après! C'est quand les bourgeois, pris d'un trac épâtant, cherchèrent à foutre de la poudre aux yeux des gas à poil, à leur monter le bourrichon, qu'on lança toutes ces balivernes.

C'était bien joué, nom de dieu! A tel point que, depuis un siècle, nous mordons à l'hameçon.

Ce que voulait le populo de 1789, c'était vivre mieux que sous l'ancien régime : il désirait se caler les joues, s'emplier la panse, et n'être plus sous la coupe des nobles, des prêtres et des bourgeois.

Hélas, il fut roulé par les politiciens!

Ces sales grigous ne sont pas nés d'hier : il y a un siècle, cette engeance fleurissait, aussi puante qu'actuellement. Et les chameaux réussirent à faire perdre au populo le sens révolutionnaire.

Tant et si bien qu'il nous faut recommencer la besogne au point où nos paternels l'ont abandonnée.

Pour bien saisir de quoi il retourne, rien n'est plus bath que de voir comment s'y prenaient les bons bougres de 1789, — et ne pas perdre de vue qu'au dessous de l'histoire officielle et mensongère, il y a l'histoire populaire et vraie.

—o—

On nous tourneboule ferme avec tous les mic-macs de l'assemblée nationale, le serment du Jeu de Paume, les jaspinages des députés du Tiers; mais, ce dont on ne parle pas — ou presque pas — c'est la rouspétance populaire, c'est les insurrections dans les villes et la Jacquerie dans les campagnes.

Lorsque, dans la nuit du 4 août 89, l'Assemblée Nationale accoucha de la fumisterie de l'abolition des privilèges, c'était du battage pour enrayer la révolte : les jean-foutre espéraient couper la chique au mouvement en abolissant théoriquement les privilèges..., qu'on laissait subsister en fait.

Heureusement, le populo n'était pas encore en plein emmouscaillé de politcaillerie. Quoiqu'il eût des représentants sur le râble il était loin de croire que ça le dispensait d'agir et d'opérer lui-même. Les hableries légales le laissaient quasiment froid; il ne tombait pas dans le traquenard réformatoire et se disait : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... »

Et pour « tenir » il foutait la main à la pâte!

Aussi, malgré que l'Assemblée Nationale fut réunie il ne cessa pas le grabuge, — et il eut bougrement raison, nom de dieu!

La Bastille fut prise trois semaines après le serment du Jeu de Paume qui avait eu lieu le 20 juin et, au 5 et 6 octobre 89, les Parisiens marchèrent sur Versailles, malgré la nuit du 4 août qui, pour la frime, avait mis les privilèges au rancard.

—o—

Ceci dit, j'en reviens à mes moutons : jaspiner un brin des coups de chien révolutionnaires que les bourgeois ont laissé dans l'ombre pour battre la grosse caisse sur la prise de la Bastille..., qui les effarouche moins.

Un des soulèvements les plus chouettes du populo arriva en avril 89, au faubourg Antoine : les turnes de deux maudits exploiters Henriot, maître salpêtrier et leveur d'impôts et celle de Réveillon, un gros industriel, furent chambardées et flambées. Ces deux monstres étaient bougrement exécrés : ils avaient tripoté dans les accaparements et, en plus de ça, ils parlaient des ouvriers comme d'une merde de chien, se vantant de leur faire bouffer de la paille et de leur apprendre à vivre avec quelques sols par jour.

Le chabanais dura trois jours : les riches turnes des deux bandits furent saccagées et leur contenu, jeté par les croisées, servit à faire un sacré feu de joie.

C'était au moment où on s'occupait de l'élection des Etats-Généraux : tandis que les basouilles se préparaient à aller faire la roue à Versailles, le populo, s'en prenant aux riches, prouvait qu'il désirait du bien-être — et non des députés!

Ce coup-là, le populo fut vaincu : les gardes-françaises mitraillèrent les gas d'attaque. Ce fut un carnage épouvantable! Il y eut plusieurs centaines de bons bougres de tués à bout portant.

Cette première saignée n'arrêta pas la fermentation : tandis que la cour et les aristos s'alignaient pour écrabouiller définitivement les parisiens et faisaient appliquer quantité de troupes, les gas d'attaque continuaient à se tenir en haleine par une agitation galbeuse. Ça mijota trois mois avec, de ci de là, le pillage de quelques gros dépôts d'épicerie ou de boustifaille.

C'est au 12 juillet que le grand coup de tralgar éclata. Et ce fut chouette, mille tonnerres! Ce jour-là, les bons parisiens se montrèrent véritablement à la hauteur.

Les bons bougres prouvèrent d'abord qu'ils en voulaient au gouvernement. A l'époque, Paris était — tout comme aujourd'hui — encerclé d'octrois. C'est par leur chambardement que la danse commença! Les barrières furent renversées, les bicoques qui abritaient les gabelous furent chahutées et on ficha le feu partout. Il y avait des bureaux d'octroi jusque sur les quais, — pas un n'y coupa! Tous furent démolis et flambés.

Le 12 juillet était un dimanche. Le lendemain, — pour fêter dignement le saint lundi, — les bons bougres prouvèrent qu'ils en voulaient autant aux richards qu'aux gouvernants. Ils parlaient tout bonnement de fiche le feu aux belles maisons des aristos.

Ceci n'était peut-être pas très mariole, — on eut pu songer à mieux utiliser ces chouettes piôles... N'aurait-ce été que pour y loger les réflexeurs de comètes.

Mais, ne critiquons pas, racontons :

Quelques riches turnes furent fortement secoués. Le coup le plus bath fut contre Saint-Lazare. Ce n'était pas une prison à l'époque, mais un couvent d'hommes : le lundi, à trois heures du matin, une sacrée bande de gas s'amena, pénétra dans la cambuse et culbuta tout. Les meubles et tous les ustensiles religieux furent balancés dans la cour et brûlés.

Dans les greniers du couvent il y avait du blé en quantité — et grâce à la crapulerie des accapareurs le populo se serrait le ventre.

On n'alla pas chercher midi à quatorze heures : on empla ce blé sur des chars et on l'amena à la Halle. Y en avait dix-sept charriots de huit sacs chaque et, pour les trimballer, les bons bougres réquisitionnèrent tous les chevaux des guimbardes bourgeoises, des fiacres et des charrettes.

Nom de dieu, vous dire la joie du populo, en voyant défilier la galbeuse procession! Ce que tout le monde applaudissait à l'initiative des insurgés... C'est rien de le dire!

D'autant plus que la cavalcade était très rigol-boche. Histoire de s'en payer une bosse les fistons avaient collé sur les voitures des squelettes anatomiques, méli-mélo avec les ensoutanés de Saint-Lago.

—o—

Eh donc, les bons bougres, m'est avis que la mise à sac et la flambaison des turnes de Réveillon et d'Henriot, l'incendie des octrois, le vidage complet du couvent Saint-Lazare, la menace suspendue sur les maisons des riches... Tout ça indique bougrement mieux que la prise

de la Bastille — prison princière où n'étaient guère enfermés que les nobles — ce que devait être la Révolution qui commençait.

Grâce aux jean-foutre, aux endormeurs, aux députés, — grâce à la vermine qui, de tous temps, a rongé le populo, après des péripéties diverses, la Révolution a dévié.

Tout est à recommencer, nom de dieu !
Et foutre, y a pas besoin de s'échiner pour accoucher de binaises émancipatrices... Il n'y a qu'à emboîter le pas aux rouspéteurs du dernier siècle.

Civilisation Française

L'armée est l'école du crime !

Parfaitement, nom de dieu, la formule est exacte et on ne la serinera jamais trop.

C'est surtout en cette saison de lampions et de feux d'artifices, commémoratifs de la hablerie émancipatrice, qu'il faut rengainer cette vérité.

L'armée — à l'intérieur — n'a d'autre raison que de tenir le populo dans l'esclavage que n'a pas aboli la prise de la Bastille ;

Pour ce qui est de ses opérations à l'extérieur, c'est tout aussi dégueulasse :

L'armée ne s'amuse pas à balader autour du monde les bassinantes trois couleurs dans le but de tendre la perche aux peuples opprimés ou en enfance. Son dada est autre : piller et massacrer !

Il n'en a jamais été autrement, nom de dieu !

Il y a un siècle, le Bandit de Corse, qui n'était encore que le général Buonaparte, ne mâchait pas ses intentions dévastatrices : lors de la campagne d'Italie qui n'était censément faite que pour arracher ce patelin au joug autrichien il adressa à ses troupes une postiche de chef cambrioleur : « Vous êtes cul nu, tripes vides et sans pognon, qu'il leur jaspina. Ça va changer ! Je vous amène dans le patelin le plus fertile du monde et nous y trouverons de tout à gogo ; on pillera à satiété et nous reviendrons tous aussi riches que des petits Crésus. Hardi les mectons ! Marchons vers les sillons !... »

Et, mille bombardés, Buonaparte prêcha bougrement d'exemple ! Il y mit un doigt au pillage. Il vidait les banques, les palais, les musées, kif-kif des œufs à la coque — et il faisait deux parts : une grosse pour lui, une petiotte pour la gouvernance.

Donc, il n'y a pas à vouloir nous monter le job, même avec l'armée de la Révolution : cette armée fut ce qu'ont été, sont et seront toutes les armées.

Rêver une armée de bons fleux, pas féroces, pas pillards, pas criminels, c'est souhaiter qu'une poule ponde des éléphants ou des roues de bicyclette.

Les atrocités commises en Algérie par les envahisseurs français depuis un demi-siècle, au Tonkin, en Tunisie, à Madagascar, au Dahomey et dans une kyrielle d'autres patelins, ces derniers 15 ans, en sont un sacré échantillon.

Je pourrais dévider les preuves à foison et tourner la manivelle, kif-kif le rouet de mère-grand, sans jamais être au bout du rouleau.

Aujourd'hui, je vais me limiter à fiche sous les mirettes des bons bougres un morceau de babillarde, écrite par une bête féroce, — un sous-off français, — qui fait partie d'une ménagerie de fauves humains, connue sous l'étiquette MISSION MARCHAND.

Cette bande de tueurs a pour mission, avec la bénédiction et le concours galettard de notre gouvernance — républicaine et républicaine — d'aller fiche à feu et à sang des patelins inexploités de l'Afrique Centrale, sous prétexte d'y faire triompher l'influence française.

Cochon de triomphe !

Au récit des abominations, des ravages, des massacres et des horreurs sans nom que se payent ces monstres, si les jean-foutre qui se vantent de leur républicanisme n'étaient pas châtrés de tout sentiment humain, ils bondiraient d'indignation.

Or, ils ne bronchent pas plus qu'un étron gelé !

Qu'en conclure ?

Pour ce qui est de bibi, je suis fixé !
Les missionnaires républicains qui s'en vont massacrer les moricauds et incendier leurs gourbis sont de même farine que les bouffe-galette qui nous gouvernent.

C'est mêmes charognes !... Le proverbe populaire l'affirme : « Qui ne dit mot consent ! »

— 0 —
Ceci dit, j'accouche : le sous-off dont j'ai jacassé ci-dessus — et dont il est regrettable d'ignorer le nom, car la DÉPÊCHE de Toulouse qui, la première, publia ces babillardes adressées par ce

monstre à ses parents a oublié de l'imprimer, racontait, le 27 août 1897 :

Que lui et vingt-deux autres brutes blanches s'étaient mis à la tête de 500 tirailleurs noirs pour aller lancer un bateau sur le Nil et réunir, si c'est possible, la colonie française d'Obock, sur la mer Rouge, à celle du Congo sur l'Atlantique.

Ici, je cite textuellement la babillarde du sous-off ; il n'y a donc pas d'exagération — c'est lui qui parle ! Il est au contraire probable qu'il a atténué ses crimes et ceux de ses abominables copains. Je cite :

« Je ne me suis guère amusé avec ces deux cents porteurs que nous avons pris de force et qui cherchaient à s'échapper à la moindre occasion. On avait beau fusiller ou pendre ceux qu'on rattrapait, les autres essayaient quand même et quelqu'un réussissait tout le temps. Alors, les charges seraient restées en arrière si je n'avais pas eu la patience d'aller dans les villages voisins, avec quatre ou cinq tirailleurs, pour ramasser les hommes ou les femmes qu'on y trouvait ; on leur plaçait trente kilos sur la tête et je continuais la route avec toutes les charges, parfois, tout le monde abandonnait le village, je mettais le feu à une ou deux cases ; généralement, le moyen était bon, tout le monde revenait ; on faisait attacher le chef, qui était obligé de donner des esclaves pour enlever les charges.

D'autres fois, personne ne se présentait ; nous faisons enlever tout ce qui était dans les cases ou les greniers, et nous le distribuons aux autres noirs du convoi, qui mouraient de faim. La nuit, on surveillait tout ce monde-là ; mais ils s'enfuyaient tous à la fois et il était difficile de tuer tout le monde.

Ce manège-là m'a bien fatigué et bien dégoûté. Vous ne devez pas trop vous étonner de ce que je viens de raconter : c'est la seule façon d'obtenir quelque chose de ces brutes. J'en souffrais au début ; mais, quand je les ai vus si dégoûtants, si sauvages, se disputer beaucoup de leurs camarades fusillés pour les manger, il m'arrivait d'avoir envie de faire faire des feux de salve dans le t a Je me porte bien, etc.

Le pauvre cher sous-off. Je vois d'ici ses vieux, versant une larme de crocodile sur leur rejeton : il est bien fatigué et bien dégoûté...

Ça l'a fatigué de pendre et de fusiller des moricauds — y en avait trop !... Il en est anémique, aussi, quand il radinera ses paternels le soigneront et l'empiffreront de biftecks et de bons picolos.

Puis, ça l'a dégoûté de voir ces négriots que lui et ses amis laissaient crever de faim se disputer leurs camarades fusillés et les croûter.

Certes, nom de dieu, c'est pas ragoûtant !

Mais aussi, pourquoi ces moricauds affamés, au lieu de s'appuyer des viandes noires, n'ont-ils pas goûté à la carne des 23 blancs ?

C'est peut-être moins bon... plus syphilitique et davantage nauséabond.

— 0 —
Ces jours derniers, devant les chats-fourrés de l'Euire, Caillard, le Tropmann de Nassandres, qui massacra une famille de six personnes, passait à condamnation.

Et quand les monstres de la mission Marchand radineront en France on leur cassera des encensoirs sur le blair et on les louangera de leur courage et de leurs actes.

Et pourtant, à bien voir, Caillard est moins crapuleux qu'ils ne sont : la faim l'a poussé à tuer... ses six cadavres lui ont rapporté vingt francs !...

Les tueurs de la mission Marchand ont-ils l'excuse de la faim ?

Que non pas ! C'est par plaisir et par imbécile gloriole qu'ils fusillent les moricauds ou, pour économiser leurs cartouches, les pendent aux arbres des forêts vierges ; c'est par plaisir qu'ils dévastent tout sur leur passage ; par plaisir qu'ils réduisent en esclavage les négriots qui leur servent de bêtes de somme ; par plaisir qu'ils les forcent, en les faisant crever de faim, à bouffer les cadavres de leurs copains.

Et quel bénéf ces abominables monstres retirent-ils de leurs innombrables crimes ?

Des wilsoniennes et des félicitations ! On vandra leur courage, les dangers qu'ils auront affrontés... et patati et patata !

Turellement, leurs victimes seront traitées de sauvages.

Quelle dérision !

— 0 —
Ah foutre, si Caillard avait eu le nez creux, au lieu de faire son Tropmann à Nassandres il se serait enrôlé dans quelque « mission Marchand » et aurait été opérer en Afrique.

Et voyez le résultat : au lieu d'avoir la guillotine, c'est la croix dite d'honneur qu'il aurait en perspective !



Pandores chapardeurs

Trélazé. — Deux pandores, occupés à la surveillance de la propriété, s'emmiellèrent ferme — pas le moindre trimardeur à entoiler, pas de procès-verbal à administrer.

Alors, pour tuer le temps — on tue ce qu'on peut quand on est gendarme ! — ils sautèrent dans un jardin où ils avaient guigné un cerisier et se foutirent à s'empiffrer de cerises à ventre déboutonné.

Rigolant, jaspinant, grivoisant, ils faisaient un tel pétard que la propriétaire du cerisier qui vaquait à son ménage s'amena au bruit. Elle en fut comme une tomate en reluquant à quels pierrots elle avait à faire.

— Ohé, qu'elle leur questionna, serez-vous de moitié pour payer la ferme ?

— Nenni, répliquèrent les charpentiers-à-Fé-lisque, vous paierez seule. D'ailleurs, nous supposons que le cerisier appartenait aux Ardoisières...

D'où il s'ensuit, à l'avis des pandores, que barbotter les Ardoisières n'est pas un vol.

Au fait, leur excuse n'est déjà pas si mocharde : les Ardoisières sont riches et ont plus de cerises que n'en peuvent bouffer les patrons.

Reste à savoir si, désormais, quand les purotins boufferont les fruits des Ardoisières, les pandores les féliciteront et leur diront : « Continuez, mes petits agneaux. »

Petiotte guerre

Dunkerque. — Il y a quelques semaines, un troubade « faisait merveille » avec son Lebel en déquillant un matelot norvégien qui ne savait pas un mot de français.

Vous croyez que les galonnards ont pris des mesures pour éviter le retour de pareil crime ?

Que vous connaissez mal cette engeance ! La gradaille aurait plutôt excité les troubades à démolir tous les pékins passant à leur portée — afin de développer l'instinct de carnage, sans lequel il n'y a pas de bon soldat.

Aussi un nouveau crime n'a-t-il pas tardé à se produire : l'autre nuit une sentinelle a administré un formidable coup de crosse sur la caboche d'un marin anglais qui, sans défiance, s'était approché.

Le pauvre bougre a été porté au poste à moitié estourbi.

Chouette exemple

A Blanzay sur Bresles le populo est passablement à la hauteur et commence à avoir soupé de la votellerie.

Etant réquisitionnés pour compléter le conseil municipal, la plupart des bons bougres ont répondu : « Zut !... Nous avons les pieds nickelés, on ne marche pas ! »

Et, à son grand désespoir, la gouvernaille est forcée d'emmancher un nouveau tour de tinettes.

Trufferie socialarde

La Ciotat. — Le jeudi 30 juin, deux bataillons du 111^e lignard, retour du tir au camp de Caspaigne, s'amenaient à La Ciotat.

Le Parti Ouvrier, agglomération de 700 prolos... sociaux révolutionnaires — au moins en étiquette — ne trouva rien de mieux que d'offrir l'appétitif, non seulement aux soldats, mais aux sous-offs, aux autres gradés et aussi au colonel.

Une table d'honneur fut dressée pour les gradés et mossieu le maire et le président du P. O., le citoyen Noel, les reçurent à grands salama-lecs. Et foutre, on s'en enfonça du pernod !

Les sous-offs et les soldats avaient été remis dans une salle à part où une commission des membres du cercle leur offrait à boire.

Nom de dieu, voilà une cochonne de façon de comprendre l'égalité et la solidarité.

Primo : drôle d'égalité que de parquer les soldats et les sous-offs dans une salle et de faire « table d'honneur » avec le colon et la gradaille.

Deuxièmo : c'est triste de voir des sociaux.

LE PÈRE PEINARD AU POPULO



KIF-KIF

BOURRIQUOT !

En 1788. — La Bastille bouchait le Faubourg Antoine et le Populo bouffait des cailloux.

En 1898. — De la Bastille il ne reste que la cheminée... On est gavage de GRANDS PRINCIPES et sevré de bricheton et de biftecks.

Bons bougres, payez-vous chaque Dimanche, le "PÈRE PEINARD" réflex d'un guiaff, pour deux ronds, chez tous les libraires, ou en voit la farce. — Ceux qui voudront s'offrir la présente affiche n'ont qu'à acheter le numéro du Dimanche 17 Mai 98.

(Cette affiche ne peut être placardée sans un timbre de 18 centimes.)

des révolutionnaires trinquer avec les officiers... qui les feront peut-être fusiller demain.
Gré pétéard, on ne doit jamais perdre de vue que l'armée n'a été inventée que pour tenir le populo dans l'obéissance et, si on a des idées d'émancipation dans le citron on ne doit payer à boire à un colon que lorsqu'il a foutu son uniforme aux orties et a fait de son sabre une faucille.

Cochonne de charité

A Longroy il y a des indigents — comme partout ou y a des riches ! Et on prétend secourir les purotins.

La municipalité s'occupe du truc et, sous prétexte de charité, elle fait du commerce : un boucher étranger fournit la bidoche et y trouve son bénéfice.

Ne serait-il pas plus chouette que le populo opère lui-même et que, par son initiative, il vienne en aide aux mistouffiers ? Ça se ferait à moins de frais, nul ne serait oublié et ça n'aurait pas le caractère dégueulasse de la charité officielle.

Et puis, en se réunissant, le populo rumine sur la mauvaise organisation sociale : il toucherait du doigt que, s'il y a des pauvres bougres qui crèvent de faim, ce n'est pas faute de boustifaille, mais c'est uniquement parce que la répartition est mal faite : les uns ont trop et les autres pas assez !

Et les bons bougres, mis en éveil, chercheraient un joint pour couper radicalement la chicque à la misère, — et ils trouveraient, nom de dieu !

Le sénateur maire d'Eu

A Dieppe on s'occupe d'envoyer un animal à la Triperie sénatoriale.

S'il y a un patelin où la chose est simplette, c'est celui-là ! On n'a qu'à pêcher chez les mareyeurs du port un beau maquereau de Dieppe — et ça fait le joint !

Les délégués sénatoriaux sont trop cruchons pour avoir été tout de go à la solution franche, — ils ont tourné autour du pot, discuté, barguigné... et il est probable qu'en fin finale ils finiront par où ils auraient dû commencer : envoyer un maq'.

C'est le maire d'Eu qui tient la corde, — pas celle des pendus !

Les cléricochons l'ont à la bonne. Pensez donc, c'est un ancien républicain qui a tourné casaqué pour une décoration administrée à son père.

Un retournement de veste, un reniement d'opinions, rien de tel pour faire gober un jean-foutre par des délégués sénatoriaux. Et c'est pourquoi le maire d'Eu tient la corde — la vraie !

C'est très rigolboche de voir de sales moineaux, qui sont de satanés jésuites et qui havent toujours « morale et honnêteté ! » faire leurs choux gras d'un renégat.

Il y a pourtant un cheveu : le maire d'Eu n'est encore sénateur qu'en espérance. Il a un concurrent : le marchand de petits-suisse, — et il est au sac, le type de Neufchatel... S'il sort ses fromgis, malheur !

Puis, en outre, un candidat est sous cloche : le préfet l'élève à la brochette.

Quelle putainerie que tout ça !
Il y a de la salaison sur la planche à charogne !

Cette foirade électorale, — restreinte en tout... sauf en appétits ! — étale les convoitises de tous les exploités du populo.

Je ne puis fichtre pas mieux comparer la Seine-Inférieure, avec sa votaillerie sénatoriale, qu'à la truie qui avait pondu treize gorettes et n'avait que douze tétines — la Seine-Inférieure a cinq arrondissements et rien que quatre auges de sénateurs.

Donc, forcément, un arrondissement fait kif-kif le dernier cochon : il regarde têter les autres !

Or, mille dieux, comme les candidats ont des goulles suceuses, ça ne va pas tout seul !

Pourquoi aussi, le populo ne met-il pas le bon ordre parmi cette vermine ?

Ça lui est si commode : les manches à bal' n'ont été fondus que pour ça !

Aux Copains

Les jean-fesse de la haute ne comprennent la liberté qu'avec une muselière.

Et, plus que toutes les libertés, leur déplaît celle de l'affiche.

L'affiche tapé dans l'œil à tous, aguiche les passants, les force à ruminer malgré eux... Aussi, par l'impôt, les chameaucrates l'ont-ils

rendue d'un prix inabordable au populo : le dessin-affiche qui s'étale au revers du caneton ne peut pas être placardé sans un timbre de 18 centimes. Ces cochons de timbres s'achètent aux bureaux d'enregistrement.
Avis aux copains !

VERS LA RÉVOLTE

PAR HENRI RAINALDY

I

Pendant que les vagues caressantes de la mer bleue venaient expirer à ses pieds, par ce beau soir de dimanche, dans la baie de Saint-Michel, entre la frontière italienne et la bande de terre monégasque, Pierre Delcros songeait péniblement à sa servitude militaire.

Depuis quelques semaines, en effet, et après seulement quatre mois de séjour à la caserne, comme engagé volontaire au 38^e bataillon de chasseurs alpins, il avait reconnu l'erreur de son esprit malade, ressenti le malaise affreux de son esclavage, prévu la faillite irrémédiable et prochaine de son patriotisme. Alors, un regret plus intense encore que tous ceux nés des désillusions d'antan l'avait attristé...

En son être intime, en son âme, il avait senti pénétrer profondément le doute infini qui le dévait anéantir, et des pleurs étaient venus perler ses cils au ressouvenir, doux quand même, de ses misères d'autrefois, des souffrances de son cœur inquiet, de son pauvre cœur blasé, las de battre toujours dans la même poitrine, pour les toujours mêmes banalités. — « Fausse route, se disait-il, j'ai fait fausse route !... la vie militaire m'a trompé, la caserne me fait horreur... »

Et une nostalgie des contrées lointaines le retournait ; il enviait le marin des eaux profondes et inconnues, le chamelier du Sahara, le tzigane errant ! Il enviait tout et tous ; il eût alors échangé, malgré son orgueil, sa livrée militaire pour la camisole du forçat.

Dans les rues tortueuses de Saint-Michel, du côté de la vieille ville, des chasseurs se promenaient, désœuvrés, lents, inquiets, dans l'attente craintive du passage de quelque gradé à saluer correctement, « la paume de la main en dehors ». Ils ne respiraient, semblait-il, sous ce ciel infiniment pur de la Côte méditerranéenne en ce magnifique décor du Comté de Nice, que dans une atmosphère saturée d'un gaz dangereux nommé « discipline » et leurs figures simiesques de paysans provençaux ou de montagnards semi-piémontais, s'animaient d'yeux hagards, d'yeux peureux, d'yeux fous.

D'autres, — les anciens, — déambulaient avec plus d'assurance, le rire aux dents, voisinant avec le cigare, la cigarette ou la pipe interdite, et leur pas lourd dans d'énormes brodequins, sonnait sur l'asphalte des trottoirs ou criait dans le sable des quais. Le béret frondeur sur l'oreille, la vareuse ajustée, le pantalon court, ils se dirigeaient vers le port où les pêcheurs fraternisaient devant l'asté mousseux, en d'imaginables guinguettes, pompeusement appelées *cafés*, pendant qu'un accordéon piémontais excitait les soldats à la danse et les Italiens au jeu du couteau.

Delcros rêvait. Toutes ses après-midi de dimanches, il les passait sur un banc de la Promenade Fleurie, en face de la mer capricieuse et gaie, sans souci des railleries des anciens et des sous-off's noceurs qui passaient près de lui en le traitant de *bleu*.

Depuis quatre mois il avait revécu des centaines de fois, aux heures de repos, entre les théories bêtes, les exercices stupides et les éreintantes marches militaires, l'histoire de son engagement.

Il se plaisait encore à la revivre, pour se mieux convaincre d'erreur et pour mieux — amoureux qu'il était peut-être de la souffrance ultime — souffrir de l'irréparable.

C'était d'abord la noire misère des années de bohème, clôturée par la lettre capitulative de tout orgueil, adressée de Paris à son père :

« Je savais devoir en arriver là tôt ou tard et me trouver obligé de recourir à toi pour sortir de la misère.

« Aujourd'hui que je vois l'avenir en sombre, je regrette mes fautes passées... Mais, tout n'est pas perdu et, si tu veux être indulgent pour moi et m'envoyer de quoi payer les quelques dettes que j'ai contractées, je te promets d'être désormais moins accessible aux entraînements.

« Je veux m'engager. Je crois pouvoir, aussi bien que n'importe qui, réussir à l'armée.

« Je ne pense pas que cette idée puisse te déplaire, malgré que, autrefois, lorsque je te manifestais l'intention d'aller à l'École Navale, et, devant ton refus, à Saint-Cyr, tu m'aies arrêté tout net.
Aujourd'hui, les circonstances sont changées... »

Puis la brève réponse du père :

« Inclus trois cents francs ; reviens par le premier train », qui faisait naître en son esprit l'idée folle de payer une partie de ses dettes avec ces trois cents francs, et de rester là, dans l'attente sous l'espoir de recommencer une vie, tant qu'il n'était point trop tard et que l'âge autorisait toutes les audaces.

Mais que lui serait-il advenu ensuite ? Comment se serait-il fait pardonner cette dernière faute, cette dernière ca-rot-te, avait-il épelé, pour employer déjà l'argot soldatesque... Il avait donc pris le train à la gare de Lyon.

Et il se voyait renaître pendant que le train roulait avec des bruits, des cris, des sifflements énervants et continus, il se sentait régénéré par le voyage.

Il prenait des précautions en vue de l'interrogatoire gênant qu'il allait avoir à subir en arrivant et préparait ses réponses. Connaissant le caractère de son père, sa droiture, son esprit juste, sa sévérité et son horreur du mensonge, il sentait qu'il ne lui faudrait dire que la vérité, la stricte vérité. Et, quand, lui ayant tout avoué, avec la promesse de racheter le passé par l'avenir, il le verrait froncer les sourcils et commencer des reproches, il lui dirait : « Maintenant, père, je t'en prie, si tu veux que je tienne ma promesse, ne parlons plus du passé. »

Debout, la tête à la portière, Delcros regardait dans la campagne la fuite décevante des saules dans les prairies, les vastes champs nus, les vignes encore engourdies dans leur long sommeil hivernal...

A Moulins, sur le quai, derrière les gens qui s'embrassaient, se serraient les mains ou débarrassaient les voyageurs de leurs bagages, M. Delcros, père, et sa fille Marguerite attendaient.

Eh bien ? faisait le père en apercevant son fils.

— Eh bien ?

— Tu reviens alors ?

— Oui.

— Allons retirer ta malle.

— Ma malle ?

— Eh oui !

— Mais, je n'en ai pas... de malle.

Le père ne répondait pas ; il tournait seulement la tête de côté et son fils voyait dans son œil sévère une larme qui brillait.

— Partons, faisait-il simplement.

Ensuite, c'étaient les formalités de l'engagement les démarches multiples et ennuyeuses, la visite militaire.

Ils étaient quinze ou seize dans le bureau de recrutement ; le médecin-major entraînait avec le commandant, et tous les engagés étalaient, sous l'œil immobile de l'homme au képi parementé de velours, des nudités velues, des membres épais ou grêles, des torsos hideux, trop longs ou trop courts, couronnés de têtes énormes ou minuscules ; toute l'horreur des conseils de révision où la pudeur s'anéantit, mais avec plus de calme, moins d'assurance, à cause du nombre restreint d'être réunis.

(La suite au prochain numéro.)

Flambeaux et bouquins

Dans le numéro de la REVUE BLANCHE du 1^{er} juillet, « un juriste » a publié une riche étude où il a fait l'historique des « lois scélérates » et indiqué avec quelle ignorance, quelle trufferie et quelles pleutrerie elles furent votées.

Dans le numéro du 15 juillet de la même revue, le camarade Pouget a fait l'historique de l'application de ces garces de « lois scélérates » et prenant un à un tous les procès crapuleux intentés à des bons fleux, en vertu de ces maudites lois, a prouvé — malgré les mensonges des politicards qui font semblant de croire qu'elles sont inapplicables — qu'elles sont appliquées... et trop !

Tous ceux qui parlent d'amnistie doivent lire ces deux numéros.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuvilla, Paris